

Musiques d'ailleurs

Le département d'ethnomusicologie du musée de l'Homme célèbre récemment le vingt-cinquième anniversaire de ses éditions de disques. Plus de cent disques 78 tours, plus de cinquante microsillons ont ainsi vu le jour, et neuf Grands Prix du disque ont à diverses reprises signalé l'intérêt de ces publications. C'est dire que dès maintenant le mélomane soucieux de se corriger de son traditionnel ethnocentrisme peut connaître quelque embarras à choisir parmi ces musiques étrangères, souvent étranges aussi, et que notre époque découvre grâce aux techniques mêmes dont le développement les fait mourir.

Si l'amateur se contente pour commencer de se plonger dans un climat affectif nouveau sans vouloir s'imposer l'apprentissage d'une pensée, on peut lui conseiller tel disque de musique malinké enregistré par G.Rouget, le directeur de ce département. La plus joyeuse et la plus exubérante de nos fêtes rend un son terne, comparée à cette exaltation lumineuse. Ce sens éminemment africain de l'allégresse se retrouve aussi dans le disque des Musiques du Pays Lobi d'une autre collection plus inégale, mais souvent remarquable, celle de l'Ocora (O.R.T.F.). On peut aussi recommander l'envoûtante et austère musique berbère du Haut Atlas marocain, Ahwach en particulier . Pour une approche moins instinctive, on invitera l'auditeur à méditer ces musiques totalement fonctionnelles qui réalisent l'identification de l'art et de la vie dont Artaud nous a donné la nostalgie et que pop music ou free jazz essaient en vain de retrouver : musiques funéraires sans rien de funèbre, musiques pour abattre un arbre où neuf musiciens collaborent avec trois bûcherons , musiques pour piler le grain, etc. A l'audition de ces oeuvres, nous ne pouvons nous empêcher de songer d'abord que nous, Occidentaux, avons perdu cette harmonie véritable en détournant de façon significative ce mot vers le sens seulement intellectuel d'une combinatoire des hauteurs. Nul ne sait aujourd'hui comment se résoudra le conflit que nous vivons, tendus entre la nostalgie de ce paradis où le plaisir et la nécessité de jouer ne faisaient qu'un, et un insatiable désir de possession qui fait que l'existence même sur disques commerciaux de ces enregistrements est à la fois l'aliment et le signe de notre malaise. Ainsi par ces précieux disques est du même coup sauvé et figé ce dont le prix est profondément d'être éphémère, lié aux moments d'une vie bien rythmée, qui n'est plus la nôtre; et nous demeurons à jamais étrangers à une pratique musicale perdue depuis notre Moyen Âge, du fait même que nous désirons la posséder sous forme d'objets disponibles. Ce conflit connaît ordinairement deux fausses solutions : le repli défensif, voire raciste, qui voue à un mépris sommaire toute musique autre, qu'elle soit simple ou raffinée, et par cette attitude le créateur contemporain se

retrouve très justement voué à la même réprobation que le plus subtil joueur de rāga indien ou le plus « naïf » fredonneur bantou; d'autre part, à l'opposé, la recherche désordonnée d'une « spontanéité » dont on se refuse à voir qu'elle est l'aboutissement d'une tradition incontestée plutôt que l'arme d'une revendication contestataire. L'amateur de concerts dominicains et le bredouilleur fier de son incompetence ne font ainsi que traduire névrotiquement deux refus, deux impuissances, symétriques : on ne sait plus, on ne veut plus continuer la tradition occidentale de conquête incessante.

Cette conquête est-elle vraiment un colonialisme culturel? N'est-ce pas un jeu de mots bien superficiel que d'assimiler exploitation capitaliste et exploitation de techniques non européennes? Le droit de l'Occidental à connaître et à utiliser telles techniques ou tels instruments africains est-il plus scandaleux que le guide-chant tenant lieu de tampura en Inde ou le piano des jazzmen? Or, sur ce terrain des apports « objectifs », les révélations de ces disques sont étonnantes. Il ne devrait plus être permis d'enseigner, par exemple, aujourd'hui que la polyphonie est née en France au Moyen Âge, puisque dans le monde entier il existe des chœurs et des orchestres traditionnels à plusieurs parties réelles : fanfares en « hoquet » à dix voix sur les trompes banda dans le disque déjà cité, chœurs parlés mongo, chœurs chantés, duos chromatiques de secondes parallèles chez les Guèrè, etc. On n'a plus le droit de répéter que les rythmes africains sont toujours obsédants, les musiques asiatiques toujours monotones. Il serait plus utile, plus nourrissant, d'étudier dans les conservatoires la musique tibétaine ou balinaise ou n'importe quelle autre des grandes traditions savantes, comme le Gagaku japonais, que de ressasser Telemann ou Wieniawsky. La moindre attention prêtée au Barong balinaise par exemple suffirait à bousculer bien des préjugés. Un pays où chaque village possède un orchestre d'une virtuosité bien inaccessible à nos fonctionnaires nationaux a de quoi nous troubler, et nous enseigner.

Mais, dira-t-on, ces musiques sont souvent moribondes; l'Orient se rue sur ce qu'il y a de plus vulgaire dans nos marchandises musicales; l'exigence de « pureté de style » est étrangère aux esprits non occidentaux, et à moins de refuser hygiène, industrialisation, alphabétisation, à ceux qui conservent ces traditions, elles ne sauraient survivre davantage dans un monde « informé » que le folklore des provinces françaises n'a survécu à la disparition des provinces. Ces objections ont un poids inquiétant, mais elles supposent toujours que la musique est une expression culturelle et rien d'autre. Elles oublient que la musique est aussi une voix naturelle de l'homme - et un écho de son environnement et que parfois les traditions survivent à la mort de leurs créateurs. Les cantates de Bach, musique fonctionnelle de culte hebdomadaire, vivent d'une seconde vie dans un monde déchristianisé. Les fanfares des soupers les plus royaux réjouissent les âmes populaires en dehors des heures de repas. Quant à la nature, il peut arriver

qu'elle impose son influence en dépit des credo culturels : ce qui rapproche les trompes du Tibet et le cor des Alpes n'est pas la religion, mais la montagne; ce qui fait le succès éternel de la guimbarde, de la Sicile à Bornéo, c'est la solitude ou l'enfance, et non la tradition; et si l'U.R.S.S. se complaît, au moins officiellement, dans le goût petit-bourgeois, il n'est pas certain que ce soit seulement un indice politique : c'est peut-être qu'industrialisée, mais sans automobiles ni animation nocturne, elle vit à un autre rythme que la violente Amérique du jazz, des drive-in ou de Broadway.

Dans cette hypothèse la survie des musiques non européennes n'est peut-être pas utopique, du moins tant que nous n'avons pas normalisé la météorologie et bétonné la planète. Ce qui s'est passé dans un minuscule atoll de l'archipel Salomon est intéressant à signaler. Le musicologue Hugo Zemp a visité cette île qui avait été découverte en 1643 par Tasman, mais évangélisée seulement au XXème siècle. Depuis la guerre de 1940 les rituels locaux n'avaient plus été exécutés, mais quelques anciens les avaient bien en mémoire. L'évêque étant venu personnellement donner sa permission, les quelque 1200 habitants de l'île ont réappris et recélébré beaucoup de musiques disparues, avec leur Sprechgesang, leurs harmonies de neuvièmes, leurs effets de timbre (liés à la phonétique polynésienne riche en voyelles), et cette tradition morte est ressuscitée pour et par le disque. La question est de savoir maintenant comment elle survivra. L'esprit de renouveau dans le christianisme a permis d'éviter in extremis le génocide culturel encore usuel un peu partout, mais les marchands d'ukuleles risquent d'achever ce que certains marchands de paradis avaient blessé à mort; car les jeunes gens d'Ontong-Java ont des transistors, et ceux-ci les abreuvent d'une limonade sonore vaguement tahitienne, conditionnée sous licence anglo-saxonne. Cependant c'est dans l'enthousiasme qu'avec la bénédiction épiscopale on a ranimé le vieux paganisme : mais du même coup les habitants de l'atoll ont découvert la contradiction qui ronge l'Europe. Sauront-ils mieux la résoudre ? Pour plusieurs années encore aucun prophète ne peut répondre; l'essentiel est donc d'avoir un dossier aussi complet que possible, et c'est pourquoi un choix de disques d'ethnomusicologie est indispensable dans la collection de tout amateur (et à plus forte raison de tout musicien) soucieux des destinées de la musique et, à travers elle, de notre monde.

Nouvelle Revue Française n°225, septembre 1971, Paris, Gallimard, p.123-126

12. Musique polynésienne traditionnelle, Vogue (30) LD 785.

Musique d'Afrique occidentale, Vogue (30) LVLX 103, coll. musée de l'Homme.
OCR 51, coll. Ocora (30).

Musique berbère, Vogue (30) LD 786, coll. Musée de l'Homme.

Musiques Banda de la République centrafricaine, Vogue (30) LD 765, coll. musée de l'Homme.

Musique Guéré de Côte-d'Ivoire, Vogue (30) LD764, coll. Musée de l'Homme.

Polyphonies Mongo, (30) OCR 51, coll. Ocora.

Musique Gouro de Côte-d'Ivoire, (30) OCR 48, coll.. Ocora.

Musique Guéré, Vogue (30) LD 764, coll. Musée de l'Homme.

Voir le très bon disque Ocora (30) OCR 49.

Voir en particulier la deuxième face du Barong balinaï, Vogue (30) LD 763.

Le musée de l'Homme publie un catalogue des nombreuses guimbardes qu'il détient, avec une étude originale.